

# EN DETRESSE !

## DEUXIÈME PARTIE

### ROSEE DU MEURTRE

—C'est elle qui est en péril... c'est moi qui dois la sauver... N'ai-je pas commencé déjà?... N'achèverai-je pas?... Mais comment?... Par quel moyen?...

Comme pour le remercier de sa généreuse pensée, Bérengère, sur la première marche du perron, venait de se retourner. Elle regardait vers le parc, pour voir sans doute une dernière fois l'ami de son enfance....

Et ce regard, de si loin qu'il lui arriva, remua Pierre.

### III

Au milieu du parc de Vilvaudran, le père Vilbret, qui dirigeait l'exploitation des bois, avait fait faire une coupe dans le courant de l'hiver précédent.

Des charbonniers s'y étaient installés.

C'était la famille Cadour, bien connue dans le pays.

Les Cadour se composaient du père, un homme de cinquante ans environ, de Marianne Cadour, sa femme, à peu près du même âge, et de Jean et Marie, âgés le premier de quinze ans, la seconde de douze ans.

Ils vivaient en sauvages dans les bois, toute l'année, passant des mois entiers sans voir personne, si ce n'est les gardes des forêts, où ils avaient établi leur vente.

Les enfants faisaient au village les commissions nécessaires; élevés dans la solitude, dans le désert des bois, ils étaient silencieux et farouches, répondaient rarement aux questions qui leur étaient adressées, et n'avaient même pas un remerciement sur les lèvres lorsque quelque main charitable tendait vers eux une pièce de monnaie.

Les commissions faites, ils s'en retournaient vite dans les bois, semblant ne respirer à l'aise que lorsqu'ils étaient loin des êtres humains; alors, ils marchaient moins vite, retournant la tête pour s'assurer qu'aucun gamin ne les suivait, tranquilles désormais et souriants.

• La famille Cadour était rude; mais partout où elle passait, dans les hasards des exploitations forestières, elle ne laissait pas de mauvais souvenirs.

Lorsque la hutte en terre des charbonniers était installée à proximité d'une ferme, ce qui arrivait quelquefois, pendant tout le temps que durait le charbonnage, les fermiers ne remarquaient aucune disparition de poules ou de canards.

Les gardes eux-mêmes n'avaient point de délits de braconnage à reprocher à Cadour.

C'était un brave homme, honnête, bien servi par sa femme, une maigre créature au visage bronzé, aux hanches étroites, dure au travail et robuste comme un homme.

Cette réputation d'honnêteté était si fermement établie que les gardes se relâchaient de leur surveillance à l'endroit de Cadour.

On le savait uniquement occupé de son travail et ne pensant point ni au collet ni à l'affût.

Mais si Cadour était honnête, Jean ne semblait pas avoir hérité de la probité paternelle et de son respect scrupuleux de la propriété d'autrui.

A douze ans, il avait, un soir, rapporté à la hutte, très fier et les yeux brillants, deux lapins qu'il avait pris à des collets posés par lui-même.

Il n'avait pas averti son père, lui réservant cette surprise.

La surprise fut pour le gamin.

Cadour, quand il eut compris, l'attira de la main gauche et de la droite lui administra une volée de gifles dont l'enfant garda longtemps le retentissant souvenir.

Mais la graine du vol et du vagabondage était tombée comme une semence féconde sur ce terrain.

Vivant toute la journée, toutes les nuits au milieu du gibier des chasses princières de certaines parties du Loiret, du Loir-et-Cher et du Cher,—exploitées par Cadour,—la tentation était trop forte et il y avait succombé.

Mais la correction paternelle le mit longtemps sur ses gardes.

Deux années se passèrent sans qu'il osât recommencer. Depuis un an seulement, il s'était procuré du fil de laiton. Il avait mendié quelques sous en passant dans un village, avait acheté du fil, avait fabriqué des collets.

Il se cachait de Cadour, le craignant comme le feu.

Quand il avait un lapin, il le vendait dans une auberge et gardait l'argent précieusement caché, thésaurisant pour acheter un fusil, plus tard, et braconner à l'affût les sangliers, les cerfs, les chevreuils, les faisans.

Son rêve, ce fusil!

Il y pensait le jour. La nuit, il en rêvait.

Depuis un mois, la famille Cadour était installée au Pâtis des Fosses, dans les bois de Vilvaudran.

Une fois ou deux par semaine, Jean allait au village, parfois accompagné par sa sœur.

Chez l'épicier, au-dessus de la cheminée, un fusil à piston était suspendu sur deux crochets de fer. Du papier était sur les capsules, sous les chiens rabattus, et un bouchon empêchait la poussière d'entrer dans les canons.

Depuis longtemps, l'enfant avait remarqué ce fusil.

Et chaque fois qu'il entra chez l'épicier Rendut, il allait vers la cheminée et silencieusement l'admirait.

Son manège finit par attirer la curiosité de l'homme.

—Qu'est-ce que tu regardes là, mon petit? avait-il fini par demander à Jean en achevant de peser pour quatre sous de sucre qu'il jeta dans un cornet papier gris.

L'enfant leva le bras, étendit l'index vers le fusil et ne répondit pas.

—Le fusil?

—Oui, dit Jean d'un signe de tête.

—Est-ce que tu voudrais me l'acheter?

L'enfant resta quelques secondes sans répondre. On eût dit qu'il ne pouvait se décider à ouvrir la bouche.

—Je n'ai pas assez d'argent! dit-il à la fin.

—Tant pis... je te l'aurais bien vendu...

Les yeux de Jean brillaient comme des charbons rouges.

Et il ne s'en allait pas.

—Voilà ton sucre, petit.

Mais le gamin ne se souciait guère de sa commission.

—Si vous vouliez me le prêter, dit-il d'une voix que l'émotion rendait sourde.

—Te le prêter, même?

—Oui.

—Tu sais t'en servir?

—Je n'ai jamais essayé, mais je sais bien comment on le charge... et puis je suis fort.

—Et qu'est-ce que tu en feras?

Jean hésita. Allait-il tout dire? Ses doigts se tordaient. Debout devant la cheminée, il regardait toujours le fusil, attiré vers l'arme par une force étrange de fascination.

L'épicier Rendut, amusé, continuait:

—Je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien le savoir.

—Je vous le demande seulement pour une fois... pour une nuit... Je tuerai un faisan... Je sais où il y en a beaucoup qui se branchent... Demain je vous rapporterai le fusil et je vous donnerai le faisan...

—Tiens! tiens! fit Rendut... A ton âge!

Jean étendait les mains vers le fusil, prêt à le saisir.

—Ne me refusez pas...

La promesse du faisan avait produit quelque effet sur Rendut. Il n'acceptait pas encore, mais il ne refusait déjà plus.

—Après tout, murmura-t-il, qu'est-ce que je risque! Le gamin a l'air d'être malin comme un singe... Il va m'apporter un faisan que je vendrai cent sous...

Et en riant:

—C'est convenu... un faisan?

—Oui.

—Et un beau, hein?

—Oui! oui, un vieux coq.

—Bon. Prends le fusil.

—Oh! merci! fit Jean, la gorge étranglée par l'émotion.

Rendut décrocha le fusil et le lui donna.

—Donnez-moi un tournevis, dit le petit.

En une minute, il eut démonté l'arme, passé les canons dans son pantalon, après avoir retiré prudemment les capsules, caché la crosse sous sa blouse.

Rendut le regardait, ébahi.

—Qui t'a appris cela?

—Je l'ai vu faire une fois, chez le charron, un soir qu'il allait à l'affût.

—Eh bien, les bons exemples servent à quelque chose, dit l'épicier en riant.

Le soir venait. Jean sortit, gagna les champs sans traverser le